Document généré le 19 avr. 2025 07:51

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

De *Marie Chapdelaine* au *Survenant*
La littérature du terroir

Maurice Lemire

Numéro 65, printemps 2001

Les pays dans le pays : savoir-faire, traditions et terroirs

URI : https://id.erudit.org/iderudit/8342ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lemire, M. (2001). De *Marie Chapdelaine* au *Survenant* : la littérature du terroir. *Cap-aux-Diamants*, (65), 20–23.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'abbé Lionel Groulx (1878-1967) et Mgr Camille Roy (1870-1943), deux défenseurs de la «canadianisation» de notre littérature. (Montage infographique). (Collection Yves Beauregard et Archives de l'Université Laval).

De *Maria Chapdelaine* au *Survenant*

La littérature du terroir

PAR MAURICE LEMIRE

La littérature du terroir apparaît de façon plus distincte dans notre histoire à partir du début du XXe siècle, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit entièrement nouvelle puisqu'une bonne partie des œuvres du siècle précédent pourraient être qualifiées de terroiristes. À une époque où 80 % de la population vivait à la campagne, il était normal que la littérature reflète ses mœurs. Ce qui différentie la littérature des débuts du XXe siècle de la précédente, c'est son engagement idéologique. L'écrivain devient une sorte de promoteur du retour à la terre.

POUR UN RETOUR À LA TERRE

Avec la reprise économique qui suit l'arrivée au pouvoir de Wilfrid Laurier, en 1896, une industrialisation accélérée entraîne un exode des campagnards vers la ville. Montréal atteint bientôt les 400 000 habitants. Dans l'apparition de nouveaux moyens de communication, comme l'automobile, le téléphone et le cinéma, les élites voient une menace pour la survivance française. Les Canadiens français, leur semble-t-il, ont conservé leur langue et leur foi parce qu'ils ont maintenu leur mode de vie traditionnel. Ajouté à l'émigration aux États-Unis, l'attrait de la grande ville menace de diluer une identité déjà précaire. Faute d'engagement efficace de la part du gouvernement, certains écrivains entreprennent une campagne en faveur du retour à la terre. Pour eux, le service de la collectivité passe avant l'art et toutes les considérations esthétiques. Ils n'ont recours à la fiction que pour mieux faire passer leur message. Aussi, la littérature, dans leur esprit, peut-elle s'assimiler à une sorte de propagande.

Cette campagne ne se limite pas à quelques individus isolés. Des critiques ont pu parler avec raison d'«École du terroir», car une certaine concertation unit ces écrivains qui obéissent à des directives précises. D'après Mgr Camille Roy, ce mouvement tirerait son

origine de La Société du parler français fondée à Québec, en 1902. Dans sa conférence intitulée «La nationalisation de la littérature canadienne» (1904), l'historien de la littérature s'en fait le porte-parole en soutenant que le peuple canadien est devenu tellement différent du peuple français qu'il ne peut plus partager la même littérature. L'abbé Lionel Groulx partage le même point de vue dans sa conférence au premier congrès de la langue française, en 1912.

CANADIANISER LA LITTÉRATURE

Par la suite, les deux prêtres émettront des directives afin de «canadianiser» la littérature. D'après Roy, seule une originalité véritable imposera la littérature canadienne comme nationale. Elle n'y parviendra que si elle reflète les mœurs canadiennes dans ce qu'elles ont d'original. Pour les régionalistes, l'originalité n'est pas dans la manière, mais dans le sujet. Les Canadiens l'atteindront en observant le mode de vie de leurs concitoyens, tandis que s'ils s'inspirent des auteurs français, ils n'arriveront qu'à de pâles imitations. Les sujets canadiens valent par ce qu'ils ont d'inédit.

En attirant l'attention sur l'originalité du sujet, Roy pourrait faire croire qu'il recommande l'esthétique moderne, qui recherche la nouveauté à tout prix. Mais pour lui, l'originalité n'est pas dans l'art de l'écrivain, mais dans le sujet observé. Par une attention méticuleuse portée aux mœurs paysannes, Louis Hémon a atteint une originalité reconnue par tous. Aux yeux des régionalistes, l'auteur de *Maria Chapdelaine* a fait la démonstration de l'originalité que renfermaient les mœurs canadiennes.

Une autre manière de «canadianiser» la littérature relève de la langue. Après trois siècles de séparation de la France, les Canadiens ont développé des particularités linguistiques qui s'écartent du français normé : archaïsmes, expressions patoisantes, anglicismes... Sans vouloir sanctionner tous les écarts, les régionalistes soutiennent que certains aspects de la langue locale donnent une couleur particulière à la littérature. Il appartient aux linguistes, comme Adjutor Rivard, de faire un tri pour déterminer le bon usage canadien.

Ces directives, n'en doutons pas, visent à affranchir la littérature canadienne par rapport à la littérature française. Mais Roy et ses collègues n'entendent pas pour autant rompre avec la France. Ils admettent que, pour se développer culturellement, le Québec a besoin de la mère patrie, ce qui ne veut pas dire qu'il se plie aux diktats de Paris. À l'instar de certaines provinces françaises, le Québec a le droit d'affirmer sa personnalité, surtout depuis que le régionalisme obtient une reconnaissance internationale. Le prix Nobel de littérature n'a-t-il pas été attribué, en 1904, à Frédéric Mistral, le poète de langue provençale? Alphonse de Chateaubriand, René Bazin, Maurice Barrès consolident le mouvement de leur renommée. Pourquoi le Québec ne pourrait-il pas être considéré comme une province éloignée de la France?

Louis Hémon (1880-1913), auteur du roman *Maria Chapdelaine* paru en feuilleton à Paris, en 1914, et chez J.A. Lefebvre de Montréal, en 1916. (Archives nationales du Québec, à Québec).

Toutefois, les régionalistes canadiens sont plus rigoristes que les Français. Alors que Mistral traite de multiples aspects de sa Provence natale et que Vermenouze n'ignore rien de son Auvergne, les régionalistes d'ici imposent aux écrivains de limiter leur inspiration au terroir. C'est ainsi que régionalisme et terroirisme en viennent à se confondre. Le Canada français ne se définissant que par rapport à la campagne, seuls les sujets du terroir peuvent être considérés comme originaux.

UNE RÉCOLTE ABONDANTE

Quel genre de littérature donnera ces instructions? Les initiateurs du mouvement s'efforcent bientôt de répondre à cette question. Avec «le Vieux hangar» (dans *Propos canadiens*, 1912), Roy prêche d'exemple. À l'occasion d'une sorte d'inventaire d'outils hors d'usage, il rappelle des pratiques disparues ou en voie de disparition. À la nostalgie du temps écoulé s'ajoute la crainte d'un avenir incertain. Des imitations suivent bientôt : Adjutor Rivard (*Chez nous*, 1914), Lionel Groulx (*Les rapaillages*, 1916), Georges Bouchard (*Premières semailles*, 1917),

frère Gilles (*Les Choses qui s'en vont*, 1918), frère Marie-Victorin (*Récits laurentiens*, 1919).

Certains critiques voient dans ce genre de récits brefs des possibilités de poétisation de la réalité quotidienne. D'autres, comme Marcel Dugas, dénoncent la trivialité de sujets, comme «l'heure des vaches» ou «la brouette du fils de M. Bellemare». En effet,

Germaine Guèvremont (1896-1968), auteure du roman *Le Survenant*, en 1945, et de *Marie-Didace*, en 1947. (Archives nationales du Québec, à Québec).

Léon-Pamphile Le May (1837-1918), auteur du recueil de poèmes *Les Gouttelettes* paru chez Beauchemin, à Montréal, en 1904. (Archives nationales du Québec, à Québec).

un doute persiste sur la capacité de la réalité terroirienne d'inspirer de grandes œuvres. Léo-Paul Desrosiers, pourtant fervent régionaliste, admet : «La psychologie simple du cultivateur ne peut longtemps fournir matière au drame et n'offre pas cette complication des passions qui permet une étude profonde du cœur.»

Comment la poésie peut-elle répondre aux exigences du régionalisme? Se prêtant moins bien que le conte et le roman à la défense d'une thèse, elle se limite à évoquer ou à suggérer. Si certains poètes continuent à recourir aux arguments, d'autres tentent de poétiser avec plus ou moins de bonheur une réalité plutôt prosaïque. Avec son recueil *Les Gouttelettes* (1904), Pamphile Le May inaugure la façon de célébrer les travaux champêtres : les labours, les semailles, la fenaison, les récoltes... Universels en soi, ces sujets prennent une teinte canadienne grâce à certaines expressions du cru, à l'évocation de certaines coutumes, de certains rituels comme celui de la «grosse gerbe». La même année, William Chapman s'inspire dans ses *Aspirations* de sujets tels que «la Sucrerie», «le Défricheur», «la Charrue». Avec *Rayons du Nord* (1909) et *Fleurs de givre* (1912), il élargit son champ d'inspiration. Les grands nomades que sont les chasseurs de bison, les bûcherons, les trappeurs provoquent son admiration.

Toutefois Camille Roy, dans son *Histoire de la littérature canadienne,* n'inclut pas ces poètes dans «l'École du terroir». Il réserve l'appellation pour Nérée Beauchemin, Blanche Lamontagne, Lionel Léveillé, Alphonse Desilets et Hector Demers. Il faut croire que ce sont les seuls qui répondent aux codes qu'il a émis. Cependant, Roy témoigne beaucoup d'admiration pour Alfred Desrochers, qu'il qualifie de «notre meilleur poète, le plus personnel, le plus capable d'interpréter directement son rêve». L'historien de la littérature aurait pu ajouter plusieurs autres noms, comme ceux de Louis-Joseph Doucet, de Jules Tremblay, d'Albert Ferland, d'Arthur Lacasse et d'Ulric-Louis Gingras. Pour ces poètes, la patrie c'est d'abord la terre ancestrale, le mode de vie des aïeux. Ils prêchent la fidélité, car on ne peut être infidèle à la terre sans l'être à la patrie.

LA TERRE SACRÉE

C'est cependant le roman qui répond le mieux aux aspirations des régionalistes. Le prosélytisme ne peut compter sur un genre plus populaire pour répandre son idéologie. En effet, tous les éditeurs de journaux et de revues reconnaissent qu'un bon feuilleton est le meilleur moyen d'augmenter leur tirage. Au contraire des autres genres, le roman permet d'atteindre les lecteurs simplement alphabétisés. Conçu avec une intrigue qui met tout en œuvre pour persuader le lecteur, le roman du terroir fait d'abord appel au

sens moral. Dans *Restons chez-nous* (1908), Damase Potvin révise la formule de *La Terre paternelle* (Patrice Lacombe, 1846) pour la rendre plus efficace. Au lieu de deux fils, comme dans la parabole de l'Enfant prodigue, il n'en garde qu'un. Le père, incapable de satisfaire aux besoins de la terre, compte sur ce fils unique pour lui succéder. Mais le fils plutôt dégénéré succombe aux attraits de la ville. Aucune supplication de son père ne peut le retenir. Tandis que le vieux pionnier en est réduit à vendre sa terre, le fils subit en terre étrangère le châtiment de son crime : il meurt après avoir reconnu son erreur. Voilà l'intrigue type du roman de la fidélité, comme l'a appelé jadis Henri Tuchmaier. Les romanciers l'adopteront avec plus ou moins de variantes, mais toujours en centrant leur intérêt sur la succession. Jusqu'en 1940, ils en feront leur principal thème, comme l'illustrent les publications suivantes : *Le Bien paternel* d'Antonio Huot (1912), *La Terre* d'Ernest Choquette (1916), *L'Appel de la terre* de Damase Potvin (1919), *L'œil du phare* d'Ernest Chouinard (1924) et *Un cœur fidèle* de Blanche Lamontagne (1924). En 1925, paraissent trois romans sur le même thème : *La Terre vivante* de Harry Bernard, *L'Erreur de Pierre Giroir* de Joseph Cloutier et *Le Français* de Damase Potvin. Puis, presque chaque année un nouveau titre allonge la liste : *Aux creux des sillons* de Joseph Raiche (1926), *La Terre qu'on défend* d'Henri Lapointe (1928), *La Terre se venge* d'Eugénie Chenel (1932), *La Terre ancestrale* de Louis-Philippe Côté (1933), *La Rivière-à-mars* de Potvin (1934). Le genre ne livre toutefois ses chefs-d'œuvre qu'après un certain essoufflement : *Trente arpents* de Ringuet (1938), *Le Survenant* de Germaine Guèvremont (1945) suivi de *Marie-Didace* (1947).

Loin d'exalter la miséricorde paternelle, tous ces romans posent le problème de la succession sur la terre, problème artificiel s'il en fut un en raison des familles nombreuses. Mais pour les besoins de la thèse, il faut placer le fils en demeure de choisir entre la terre ou la ville, de continuer le père ou de le détruire. Autour de la victime, la terre, s'activent deux adjuvants : le bon, le père et le mauvais, le fils. Cette terre menacée possède cependant la vertu d'accorder le bonheur à ceux qui la courtisent. Épouse et maîtresse, elle réclame une affection exclusive. Dans *La Terre ancestrale,* la mère avoue en parlant de son mari : «Sa terre c'était son grand amour; il la préférait à nous tous, je crois, bien qu'il ait toujours fait preuve d'une grande bonté pour sa famille». Elle exige qu'on lui sacrifie tout, comme le montre bien Ringuet dans *Trente arpents.* Aussi, le père est-il moins affecté par le départ de son fils que par l'abandon forcé de sa terre. Les malheurs qui s'abattent sur le déserteur ne l'attristent pas, puisqu'ils contribuent à le ramener au bercail. Tout entier au service de la terre, le père voudrait que ses descendants en fassent autant. Il confère signification et valeur à la vie de ses descendants en les inscrivant dans le cycle de l'éternel retour. Par eux, il s'abstrait du temps linéaire pour atteindre l'immuabilité des essences supérieures.

Le refus du fils interrompt le cycle et provoque une brusque rentrée dans le monde problématique qui est celui du roman. Comme l'affirme Georg Lukacs, le héros démoniaque fasciné par les valeurs dégradées aspire à quitter le monde parfait parce qu'il s'interroge sur le sens de la vie. Dans l'esprit des romanciers du terroir, il n'a aucune raison de poser des questions, car le monde traditionnel de la terre répond à toutes avant même qu'elles ne se posent. Ces romanciers n'écrivent donc pas des romans pour exploiter les interrogations du fils, comme tout bon romancier devrait le faire, mais pour les faire taire.

Ringuet (Dr Philippe Panneton), (1895-1960), auteur de *Trente arpents* paru d'abord à Paris chez Flammarion, en 1938.
(Archives nationales du Québec, à Québec).

L'«École du terroir» n'est donc pas simplement une dénomination commode pour un historien de la littérature. Elle regroupe en concertation un certain nombre d'écrivains qui appliquent des directives et recrutent des militants. Dans les normes qu'elle impose au récit bref, à la poésie et au roman, elle s'inspire d'une esthétique rétrograde, soutenant que l'art doit servir la cause nationale. Pour déterminer la valeur littéraire, elle accorde la priorité au sujet plutôt qu'à la manière et encourage l'usage de la langue locale plutôt que la langue normée. Sous prétexte que les Canadiens ne sont plus Français, elle leur impose une esthétique qui accuse au moins un siècle de retard sur celle de la France. Il n'y a donc pas à se surprendre que la poésie ait été prosaïque et que le roman ait été anti-romanesque. ♥

Maurice Lemire est professeur à la retraite de l'Université Laval.